

LE

## MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

## Renseignements divers, description des Toilettes.

Toutes les nouveautés commencent à se montrer.

Dans la maison *Lhopiteau*, ce splendide sanctuaire de la mode, voici d'élégants burnous en velours noir, garnis de riches ornements en passementerie. Ils sont amples, longs; c'est ce que l'on peut voir de plus confortable, de plus digne d'une toilette vraiment recherchée.

D'autres, consacrés aux mises simples, se font en drap marron ou gris.

Pour sortie de bal ou de théâtre, la maison *Lhopiteau* a créé le burnous *Dalila*; il est en peluche, rayée de bleu et de blanc. De jolies houppettes en soie blanche se balancent coquettement sur le capuchon et à chaque pan du bas.

Ce modèle est de la plus ravissante distinction.

J'ai remarqué aussi quelques manteaux à grandes manches fendues, avec pèlerine dentelée. Il y en a figurant une pointe de châle. En général, toutes ces formes sont très amples. La maison *Lhopiteau*, connue pour le suprême bon goût des toilettes exécutées par mademoiselle *Pauline Contor* et de ses charmantes confections, a parfaitement compris qu'avec l'immense volume que l'on donne aux jupes de robes, il ne fallait plus adopter de petits modèles courts et mesquins qui ne se trouveraient point en harmonie avec le reste de la mise; autres temps, autres mœurs, dit-on; nous pouvons nous permettre de tronquer un peu la phrase et dire: autres temps, autres modes.

Pour la saison d'automne, on mettra beaucoup de châles en velours brodés de jais et ornés de deux volants de dentelle. Rien n'égale la richesse de ce genre d'ornement, dont la maison *Violard* nous offre constamment tant de somptueuses spécimens, sous forme de mantelets, volants, jupes entières pour mariée, voilettes, coiffures, cols, enfin en tout ce qui se peut faire de plus merveilleux dans ce genre. M. *Violard* mérite cent fois notre reconnaissance, non-seulement pour le soin qu'il apporte à la beauté unique des dessins dont il illustre ses dentelles, mais encore pour la solidité de leur fabrication. Par un procédé à lui, il est parvenu à créer des fonds sans couture, ce qui rend les dentelles qui sortent de ses fabriques beaucoup plus solides que d'autres. On ne doit point s'étonner, d'après cela, de la renommée qui s'attache depuis si longtemps à son importante maison.

Toutes les femmes qui ont le moyen d'acheter de la vraie dentelle de Chantilly, comme de vrais diamants, font leurs emplettes dans la maison *Violard*, qui fournit aussi la plupart des corbeilles de mariages aristocratiques.

La maison *Perrot-Petit*, qui jouit d'une si haute réputation pour les fleurs et les plumes, fait déjà paraître ses nouveaux modèles de coiffures.

S'il fallait citer toutes les fleurs admirables de la maison *Perrot-Petit*, un volume serait insuffisant. Je vais choisir quelques-unes des créations charmantes que j'y ai le plus admirées, et je vous tiendrai fidèlement au courant dans nos autres revues des innovations que je ne puis citer aujourd'hui.

Je signale d'abord une fraîche et suave coiffure de fleurs de houblon, variées de nuances. Ces fleurs, montées souples, se jouent dans un feuillage légèrement couvert de rosée. C'est la nature prise sur le fait, comme on dit vulgairement.

Deuxième coiffure en clématites du Cap de la plus exacte vérité.

S'il faut en croire ceux qui ont voulu prêter un langage aux fleurs, la clématite signifie: *artifice*. Voici peut-être ce qui a fait accoupler ce vilain mot à son joli nom: c'est que les gueux de profession, en s'appliquant les feuilles de cette plante sur les bras ou les jambes, se font venir de fausses ulcérations, qui les aident à apitoyer le public.

Pardonnez-moi cette petite digression, mes belles lectrices, je reviens aux fleurs ravissantes de la maison *Perrot-Petit*.

Voici une autre coiffure de *gloccinto* et *roses de Provins*, dont rien n'égale la grâce.

J'en citerai encore de délicieuses en cactus roses, graines d'Amérique, sorbier, retombant en plusieurs rangs sur les épaules, comme des perles qui semblent prêtes à s'égrener. Cela est léger, poétique, et sied à ravir.

Pour jeune fille, je ne dois point oublier une coiffure de boules de neige, que l'on peut choisir blanches ou roses, formant couronne et laissant échapper du côté gauche une grappe de fleurs que rien ne semble tenir, tant l'artiste a mis de délicatesse à l'attacher.

La maison *Perrot-Petit* s'est placée depuis longtemps en première ligne pour la beauté exceptionnelle de ses fleurs, comme pour le goût exquis qui préside à la forme de ses coiffures.

J'ajouterai que les couronnes seront encore volumineuses. On n'exclut point les branches tombant sur les épaules, qui offrent le double avantage d'orner le cou et de produire aux regards un effet des plus gracieux. On parle aussi d'employer parfois dans les coiffures un léger mélange d'or. Du reste, on se guidera sur ce que fera par la suite la maison *Perrot-Petit*.

J'ai demandé au magasin de la *Sublime-Porte* quelques renseignements sur les modèles de mouchoirs de poche; car cette maison, on le sait, s'occupe exclusivement de ce genre d'articles, c'est sa vraie spécialité. Voici ce que j'ai appris:

Outre les riches mouchoirs de princesses ou de grandes dames, sur lesquels M. *Chapron* fait exécuter en fine broderie les blasons qui présentent les plus grandes difficultés, on porte pour toilette de ville beaucoup de mouchoirs brodés à la fois en blanc et en couleur; les uns ont des bordures de roses, œillets, tulipes, dahlias, etc., on les nomme mouchoirs *Sélem*, parce que, selon les fleurs qu'ils représentent, on peut leur prêter un langage. Cela est ingénieux et digne de l'esprit inventif de M. *Chapron*.

D'autres modèles représentent des fruits de couleur naturelle, comme les fleurs désignées plus haut.

J'ai promis quelques détails sur les vêtements d'enfants, et c'est dans les belles galeries du magasin de *Saint-Augustin* que je suis allée chercher mes indications; car cette maison fait en ce genre des choses ravissantes de distinction.

Les petites filles porteront, comme nous, des burnous. Ce vêtement est ample, chaud, commode.

Elles conservent aussi les longues casaques en velours noir, drap, ou peluche de fantaisie.

Tous leurs corsages de robes seront montants. On y mettra souvent des basques. Pour les enfants, comme pour les grandes personnes, cela est toujours joli.

Quant aux jupes, aux unes il y a des volants, aux autres de petites *quilles* en velours. On imite, pour ces gentilles dames en herbe, tout ce qui se fait pour nous.

Voici une petite robe avec une garniture de fantaisie ; elle se compose, du bas, de trois rangées de velours de la largeur d'un ruban n° 4 ; sur ces rangées, qui sont posées en suivant le contour de la jupe, il y en a d'autres en long formant quadrillés et dont les bouts se terminent de chaque côté par des bouclettes.

Autour de la basquine, il n'y a que deux rangées toujours traversées de bandes en long.

De même aux manches, du bas.

Le corsage a des bretelles en velours et est en outre orné de bandes en échelle.

Ce modèle est fort joli.

Une autre jupe est garnie de trois larges bandes en velours seulement.

Pour petits garçons, j'ai vu de jolies blouses soit en velours, soit en popeline écossaise ; toutes sont très ornées de passementerie ou velours. Sur la dernière il y avait devant, au milieu d'une bande en biais de semblable étoffe, deux rangées de boutons d'acier.

Aux robes à *quilles* on fait, devant le corsage, une espèce de petite barette toute en velours. On met des nœuds semblables sur les épaules.

Si le corsage est sans basques, il faut de même un nœud en velours devant à la pointe de la pièce qui forme le cœur.

Le magasin *Saint-Augustin* renferme une immense variété de modèles. Je ne puis les décrire tous, et je vous engage à les voir vous-mêmes.

En ce qui concerne les coiffures d'enfants, c'est la maison de chapellerie de M. *Desprey* qui a le plus joli choix de modèles.

Nous recommandons aussi ses ravissantes coiffures d'amazone. Il est de grand genre aujourd'hui de ne se fournir, pour ces objets, que dans la maison *Desprey*.

Les chapeaux d'automne sont fort coquets, la plupart se font en crêpe et velours.

Les pailles marron et grises se mettent encore pour finir la saison. On en voit aussi un certain nombre en tulle noir brodé de jais ; cela sied admirablement.

Voici quelques désignations de modèles :

Chapeau de crêpe vert très clair. Le rond de la calotte est en crêpe et le tour en velours d'une nuance plus foncée. Il avance sur la passe en figurant une fanchon renversée. Cette passe est en crêpe vert clair, comme le rond de la calotte. Une petite dentelle noire entoure la pointe de velours qui retombe vers le milieu du bord. Le bavolet est en crêpe bordé de velours et de dentelle noire.

A gauche du chapeau il y a un bouquet de plumes de deux nuances, comme le chapeau vert clair et vert foncé.

Dans l'intérieur, feuillage en velours vert.

Second modèle :

Chapeau de velours noir. La passe est en velours ponceau et recouverte d'une résille en chenille noire avec *pendillants* en jais. D'un côté, à la place de plumes, on a posé deux houppettes en soie ponceau. Ces sortes de glands deviennent en vogue.

Le tour de blonde, placé dans l'intérieur de la passe, est semé d'une pluie de fleurettes en velours ponceau.

Le velours épinglé sera souvent employé pour chapeaux.

Ainsi que je l'ai annoncé déjà, les formes sont plus grandes. Nous n'aurons pas cet hiver des chapeaux qui ne coiffent que le derrière de la tête, ils avancent sur le front d'une manière fort prononcée, quelques-uns même font un peu la pointe arrondie.

Les bavolets restent assez descendants, et presque tous sont couverts de hautes blondes ou de dentelles qui les dépassent.

Les robes sont toujours amples, longues, montantes.

Les jupes très ballonnées.

Les manches fermées font la guerre aux manches ouvertes, mais elles ne l'emporteront pas sur ces dernières.

Pour tout concilier, la mode a décrété que les premières pourraient se mettre aux robes négligées de ville, mais que les autres continueraient à être adoptées pour les robes de grande toilette. Ce jugement est plein de sagesse, car proscrire les manches ouvertes ferait tort à la lingerie, à l'élégance et aux jolis bras, qui aiment assez à se montrer.

Nous n'abandonnons pas les volants, mais les *quilles* et les doubles jupes seront en grand nombre.

Des étoffes d'une splendeur inouïe s'étalent partout. On parle de robes qui toutes faites reviendront à 4200 francs ! Tous les maris ont la fièvre et tremblent pour leurs caisses, ils se récrient contre le luxe, et M. Belmontet vient de publier sur ce sujet une satire fulminante.

Mais en vérité le luxe ne date pas d'hier, et pour preuve, c'est que l'on vient de découvrir qu'une satire du même genre a paru en 1712, il y a cent quarante-cinq ans. Voici quel était son titre :

*Satire sur les cerceaux, paniers, criardes, manteaux, volants des femmes, et sur les autres ajustements, par le chevalier Nisart.*

Le titre de ce morceau nous démontre qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, puisque les cerceaux mêmes étaient déjà inventés dans ce temps-là. Voici, à ce propos, ce que l'auteur disait de nous dans la satire en question :

Leur corps n'est plus rien qu'une boule,  
Qui fait, quand on le voit de loin,  
Douter ou s'il marche ou s'il roule.

Maintenant, mesdames, je rappelle à votre souvenir la maison de commission *Lassalle et comp.* ; elle se charge, nous l'avons dit souvent, de plus brillantes expéditions en étoffes, cachemires, bijoux, dentelles, objets d'art, etc.

Les fournitures d'ameublements sont une des branches les plus importantes de la maison *Lassalle*. Ces fournitures se confectionnent dans ses ateliers mêmes, avantage qui lui permet de joindre à une qualité parfaite de matériaux une modération de prix exceptionnelle.

Les personnes qui habitent Paris trouvent, dans les salons de la maison *Lassalle*, un grand choix de meubles, étoffes, bronzes, etc. Ces objets peuvent aussi s'expédier, et l'on en fait choix au moyen d'échantillons, de dessins, accompagnés de devis explicatifs envoyés par la maison *Lassalle et comp.*

Avec les longues casaques à taille juste, un corset bien fait est de rigueur. Je ne saurais donc assez vous recommander ceux de la maison *Hippolyte*, qui remplissent toutes les conditions voulues pour être habillée dans la perfection. Ils soutiennent la taille, l'arrondissent, effacent les épaules de manière à élargir la poitrine, et tout cela sans causer la moindre gêne. Ce sont vraiment des corsets modèles.

Toutes les femmes élégantes se fournissent de corsets dans la maison *Hippolyte*.

Madame Juliette LORNEAU.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs les publications indiquées aux annonces.

*La Sainte-Bible et l'Histoire du moyen âge et de la Renaissance* sont deux admirables livres dont l'acquisition est rendue facile par le fractionnement des paiements.

Les amateurs hésitent à souscrire aux ouvrages paraissant par livraisons, dans la crainte d'en voir interrompre ou retarder la publication, ou bien aussi dans celle de voir les livraisons se multiplier et souvent porter à plus du double le prix de l'ouvrage annoncé. Ici rien de cela n'est à redouter, les deux ouvrages sont entièrement terminés, et les souscripteurs qui les reçoivent complets immédiate-

ment, ne les payent ensuite que par fractions minimales et de façon à ne grever aucun budget.

Les personnes qui désireront acquérir l'un des deux ouvrages ou même les deux, n'ont qu'à nous adresser leur proposition, et il y sera immédiatement répondu.

Ces deux ouvrages sont admirables chacun dans son genre, et honorent les éditeurs courageux qui ont eu assez de confiance dans le goût éclairé du public pour établir des livres dont le prix de fabrication s'est élevé à plus de six cent mille francs!

L'édition de la **SAINTE-BIBLE** est presque épuisée, et il ne reste plus que 200 exemplaires de celle du **MOYEN AGE**, dont les clichés et les planches ont été détruits, afin que les exemplaires soient un jour recherchés à un prix qu'on ne saurait limiter.

A. GOUBAUD.

**MAISONS CITÉES.**

**Lhopiteau.** Confections, Robes et Lingerie, rue Vivienne, 39.

**Violard.** Dentelles en tous genres, rue de Choiseul, 2.

**Perrot et Petit.** Fleurs et Plumes, rue de la Bourse, 12.

**Besprey (A L'AMAZONE).** Chapelier, boulevard des Italiens, 38.

**Lassalle et C<sup>ie</sup>.** Commission générale, rue Louis-le-Grand, 39.

**Hippolyte** (brevetée de Sa Majesté l'Impératrice). Corsets, rue de la Paix.

**PLANCHE DE MANTEAUX.**

**Manteaux d'hiver de la maison GAGELIN et Modes d'ALEXANDRINE.**

**LE CANNA**, en drap-velours, garni avec galon orné de grelots de jais et disposé à carreaux. Le bas du manteau derrière se trouve retourné en dessous et de larges plis partent de l'épaule. Le milieu du dos se cambre un peu et un capuchon triple complète ce manteau. La manche se relève sur le bras, comme à un burnous.

Chapeau en velours épinglé, orné d'une fanchon avec velours et dentelle. Bavolet semblable. Deux plumes retombent derrière dans les plis du bavolet. Dessous en blonde, avec bouquet de petites roses.

**LE CAPULET**, en velours, forme talma, tuyautant du dos. Les manches mousquetaires sont ornées, ainsi que tout le tour du manteau, avec des pyramides de passementerie avec jais.

Chapeau en velours, avec plumes sur les côtés.

**LE DAUPHINÉ**, en velours noir, garni d'un grand volant de guipure et avec des broderies en pareil formant draperie et relevées avec boutons. La forme est celle d'un châle devant et les plis Louis XV montent jusqu'au cou derrière. Les bras baissent et forment une cloche.

Derrière du chapeau précédemment indiqué. La passe est couverte d'un coquillé en dentelle, ayant de chaque côté une touffe de plumes. Une dentelle recouvre le bavolet.

**LE D'ALBRET**, en drap, avec envers en ourson. La manche carrée est garnie, pour faire suite au dos, avec plusieurs rangs de petits effilés superposés. Des bandes en velours à bord cannelé tombent en long tout autour le manteau et se terminent avec des glands en soie et jais.

Chapeau en taffetas, avec nœud genre. Sur le bord de la passe ornements en blonde.

**LE PALATIN**, grand manteau en drap chinchilla. Le dos est tout uni; le devant, après être tombé en forme d'écharpe, se tourne autour du bras et laisse voir une manche tout à fait sans couture. Le bas de l'écharpe est garni avec de larges brandebourgs et celui du manteau avec un galon à bandes de velours et à bandes matelassées. Un effilé termine le tout.

Chapeau en velours grec, avec ornements en ruban et en blonde, avec petits grelots mêlés à la blonde de la passe et du bavolet.

**PLANCHE DE DÉTAILS.**

N° 1. Chapeau, fond en taffetas bouillonné orné de pompons en très petits velours noirs; le bord de la passe et du bavolet est en velours plissé, de la même couleur que le taffetas.

N° 2. Chapeau en crêpe blanc, fond en taffetas bleu, orné de plis qui séparent le fond du bandeau de calotte et qui sont terminés par un nœud de satin de même couleur que le taffetas. Branche de rose blanche dessous.

N° 3. Bonnet du matin à larges brides de taffetas, coupées en travers par des entre-deux brodés posés sur le ruban. Garniture coquillée en dentelle de Lille.

N° 4. Bonnet négligé, fond en valenciennes avec application de broderie, garniture de valenciennes, brides de taffetas n° 16.

N° 5. Coiffure de soirée, ornée d'un côté d'une plume blanche et cerise, et de l'autre d'un nœud de velours blanc à carreaux cerise.

N° 6. Coiffure entièrement en blonde, ornée de fleurs appelées cinéraires.

N° 7. Fichu à pointes croisées en point d'Alençon, Garniture pareille, terminée par un ourlet avec ruban passé dans l'ourlet.

N° 8. Manche de tulle assortie au fichu n° 7.

N° 9. Manche de mousseline à bouillon. La couture est recouverte d'une engrelure ornée d'un petit velours. Sur chaque côté de l'engrelure, poignet avec garniture relevée, petit velours avec engrelure pour former le poignet.

**PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.**

Burnous en drap ourson bordé d'un lacet de soie posé à cheval sur les bords; ce vêtement ferme devant par six boutons.

La manche prend sur l'épaule, elle est ensuite entièrement détachée du burnous.

Col en pointe, écarté devant de 5 centimètres à l'encolure et formant capuchon derrière à partir de l'épaule.

**CÔTÉ N° 1.**

N° 1. Devant.

N° 2. Dos à joindre au devant de la lettre D à la lettre D.

N° 3. Manche L.

La partie de la manche marquée par des points depuis A jusqu'à B, doit être jointe au devant de A jusqu'à B. Puis la partie de C à D, accompagnée de ronds, doit être fixée sur le dos de C à D. Puis encore sur le devant de B à D. (Pour le capuchon voir au côté n° 2.)

**CÔTÉ N° 2.**

N° 1. Capuchon.

La croix tracée sur le patron indique le devant du capuchon. Le recouvrement forme derrière deux plis creux, indiqués par les n° 1 et 2.

N° 2. Fichu demi-décolleté à confectionner en tulle et à garnir de dentelle. Sur l'épaule on place une suite de nœuds en ruban étroit, et de même sur le devant du fichu.

Patron de chapeau par Alexandrine:

N° 3. Passe.

N° 4. Bavolet.

Bonnet du matin à broder au plumetis et en feston sur de 1 mousseline ou du nansouck:

N° 5. Passe.

N° 6. Fond du bonnet.

N° 7. Petite garniture à exécuter en feston.

N° 8. Garniture pour manche ou fichu à broder à l'anglaise et en feston.

N° 9. Garniture pour manche ou fichu en broderie guipure.

LES DENTS  
DE JACQUES D'ARMAGNAC.

NOUVELLE HISTORIQUE DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

(Voyez le numéro précédent.)

CHAPITRE XI.

LES MORTS RESSUSCITENT.



Il arrive souvent que le bien ne trouve pas sa rémunération, ni le mal son châtement sur la terre; mais c'est là précisément une des preuves les plus consolantes de l'immortalité de notre âme et d'une vie future. Dans l'autre monde, la justice divine, qui n'ou-

blie rien, pèse le bien et le mal. C'est à elle de juger la cruauté que Louis XI exerça sur les infortunés enfants du duc de Nemours.

Cependant, hâtons-nous de le dire à nos lectrices, l'odieux monarque fut déçu dans ses projets inhumains, et Dieu ne voulut pas qu'ils se réalisassent. Car les deux prisonniers vivaient encore, et ce fut presque un miracle.

On se souvient qu'un jour Coittier, en rencontrant Lazare sur le seuil du Louvre, lui avait dit :

— Nous nous reparlerons.

C'est que le mire avait reconnu chez le dentiste de la rue du Feurre des sentiments d'humanité qu'il ne s'attendait guère à trouver dans une nature aussi grossière. Aussi crut-il, dès ce moment, pouvoir mettre en lui toute sa confiance, et tracer en commun un plan pour tirer les deux jeunes captifs de la position horrible où ils étaient. Après avoir longtemps réfléchi, Coittier ne trouva qu'un seul moyen, mais un moyen singulièrement dangereux, car il pouvait entraîner la mort des deux enfants. Cependant le mire se décida à l'employer, et il mit dans le secret le brave Lazare. Il s'agissait d'administrer au plus jeune, au plus faible des deux frères, un narcotique qui lui donnât toutes

les apparences de la mort. Une fois sous l'influence de ce breuvage, l'enfant endormi serait transporté à la maison de Coittier, qui avait eu soin de demander d'avance au roi les corps des deux captifs, et qui s'empresserait de le réveiller à l'aide d'une forte décoction de café, graine simplement employée en médecine au xv<sup>e</sup> siècle. Lazare se prêta de tout son cœur à cette combinaison désespérée. Le jour même qui précéda la mort apparente de François, le dentiste avait habilement profité du moment où, les deux dents de Jacques arrachées, le gardien s'occupait d'aider le patient à se rincer la bouche, pour verser la potion soporifique dans la cruche d'eau qui servait au plus jeune des deux captifs. La fraude pieuse réussit au delà de toute espérance, et l'enfant se réveilla entre les bras du mire. Celui-ci, heureux du succès de sa tentative, eût voulu, dès le lendemain, essayer de pourvoir de la même manière au salut de Jacques. Cependant il fut arrêté par la crainte que le roi ne conçût quelque soupçon en voyant la mort du second prisonnier suivre de si près celle de l'autre. Il résolut donc d'attendre cinq ou six jours. Lazare partagea d'abord cet avis. Mais, témoin chaque matin du désespoir de l'enfant, il n'y put résister plus longtemps, et dès le second jour il glissa la potion dans

la cruche du frère aîné. De cette façon Jacques fut sauvé à son tour; et le lendemain, le dentiste put aller annoncer au roi qu'il n'avait plus rien à faire à la Bastille, les deux princes ayant cessé de vivre.

Ainsi fut procuré le salut de ces enfants si dignes l'un de l'autre.

Mais l'œuvre de Coittier et de Lazare n'était pas complète.

Le mire, avant de procéder à l'enterrement fictif des deux prisonniers, alla

bravement demander au roi comment il voulait qu'ils fussent inhumés.

— Pâques-Dieu ! cela te regarde; je ne me mêle pas d'empiéter sur l'office des croque-morts, répondit Louis d'un ton de mauvaise humeur.

Coittier s'attendait à recevoir une réponse à peu près semblable du roi, à qui l'état de plus en plus chancelant de sa santé inspirait une invincible horreur de la mort. Aussi s'empressa-t-il de rentrer chez lui, de faire façonner un cercueil assez large, d'y enfermer quelques objets enveloppés de vieilles hardes, de le clouer avec soin et de le transporter le soir au cimetière de Saint-Germain-des-Près. Deux jours plus tard,



Tout à côté du lit où il était couché il en aperçut un autre, etc. Voir page 221.





vers la nuit tombante, une litière, conduite par Lazare et portée par deux mulets, sortit de la maison du mire et s'achemina lentement vers une des portes de la ville, en traversant ce vaste dédale de ruelles qui formaient, au xv<sup>e</sup> siècle, une sorte d'enchevêtrement inextricable entre l'île de la Cité et l'emplacement où fut bâti plus tard le palais du Luxembourg. Quelques voisins, à la vérité, avaient remarqué cet équipage au moment où, débouchant de la porte de derrière de l'habitation de Coittier, il s'était mis en marche. Cependant aucun d'eux ne conçut le moindre soupçon ; on était habitué à voir au moins chaque jour un attirail semblable se diriger vers la maison du célèbre médecin ou en revenir, soit pour lui amener des malades, soit pour les reconduire chez eux. La litière avançait toujours, mais avec une telle lenteur qu'il était aisé de voir qu'elle ne devait pas aller bien loin. En effet, après deux ou trois heures de marche, elle avait atteint les hauteurs de Meudon, où elle s'arrêta tout à coup. Là elle fut rejoint par un cavalier, qui, s'adressant à Lazare, lui dit :

— Par ici, mon ami. Suivez-moi.

A ces mots, le géant de la rue du Feurre fit décliner légèrement son équipage vers la droite dans la direction de Chaville, et suivit le cavalier à travers les bois qui couvrent encore en partie les collines dont les ondulations se prolongent entre Fontenay-aux-Roses et Montreuil. Au plus épais de ces ombrages s'élevait une petite maison isolée qui semblait faite tout exprès pour la rêverie ou pour l'étude. Abrisée contre le vent du nord par un accident de terrain qui lui formait comme une sorte de rempart naturel, elle regardait le midi qui lui envoyait toujours les plus chauds rayons du soleil. Les douces et vivifiantes émanations des arbres et des fleurs embaumaient l'air tout à l'entour, et une source d'eau vive, qui courait en frétilant dans l'herbe, baignait un vaste jardin qui, entouré de hautes murailles, précédait, comme un vestibule végétal, cette charmante et calme demeure.

Arrivé devant cette maison, le cavalier dit à Lazare :

— C'est ici.

Au même instant la litière fit halte. Le cavalier descendit des étrières, passa la bride de sa monture autour du bras gauche, traversa le petit jardin et fit jouer le marteau de la porte. Quelques secondes après, la porte s'ouvrit et sur le seuil apparurent deux vigoureux personnages dans lesquels il était aisé de reconnaître deux domestiques du cavalier, rien qu'à voir les marques de respect et de soumission qu'ils lui témoignaient. L'un d'eux se hâta de prendre la bride du cheval que son maître lui remit sans dire un mot. Après quoi ce dernier fit signe à l'autre valet de le suivre à l'entrée du jardin où la litière s'était arrêtée.

— Enfin, messire Coittier, dit Lazare au cavalier (car celui-ci n'était autre que le mire du roi), voici mes malades arrivés à bon port. Dieu fasse que la fièvre les quitte bientôt!

— Nous ferons tout ce que nous pourrons pour y réussir, répartit Coittier.

— Quand vous vous en mêlez, voyez-vous? les morts ressuscitent.

— Mon ami Lazare, Dieu seul fait des miracles ; l'homme ne peut qu'aider la nature selon la volonté de Dieu. Maintenant voyons nos malades.

— Je crois qu'ils dorment encore, reprit le dentiste en ouvrant la litière.

— Tant mieux, répliqua le mire.

Puis il regarda les deux enfants qui étaient dans le véhicule et que nos lectrices ont peut-être déjà reconnus pour les petits prisonniers de la Bastille, Jacques et François d'Armagnac.

Après s'être assuré qu'ils dormaient toujours, il prit dans ses bras le plus jeune des deux frères, le souleva doucement et le porta dans la maison, après avoir recommandé au géant d'en faire autant de l'aîné, pendant que le valet veillait à l'attelage.

Bientôt les malades se trouvèrent couchés dans de bons lits. Mais une fièvre ardente ne cessait de les tourmenter. Cependant, grâce aux soins empressés de Coittier qui venait les visiter toutes les nuits dans sa petite maison du bois de Meudon, la fièvre diminua peu à peu, et elle ne tarda pas à disparaître entièrement.

Quand Jacques ouvrit pour la première fois les yeux, il crut qu'il se réveillait dans le ciel. Tout à côté du lit où il était couché, il en aperçut un autre qui était d'une blancheur éblouissante et dans lequel se trouvait François, son frère bien-aimé dont il avait si amèrement pleuré la mort et dont la figure lui souriait avec une douceur extrême. De l'autre côté, il vit assise la bonne Michelet qui, portant tour à tour ses regards d'un lit à l'autre, exprimait sa joie par des larmes silencieuses, et tenait à la main une cuiller vide avec laquelle elle venait de couler entre les lèvres de François quelques gouttes noires d'extrait de café. Vers la fenêtre, il remarqua Toinon qui tenait d'une main le petit Riche, et qui lui amenait l'enfant dont le visage rayonnait et dont la bouche, encore trop peu exercée pour articuler distinctement le nom de Jacques, se mit tout à coup à crier :

— Ja! Ja! Ja!

Pour compléter l'image du ciel il ne manquait à ce tableau que deux figures, celle de la duchesse de Nemours et celle de Marguerite.

Épuisé par l'émotion qu'il venait d'éprouver en apercevant autour de lui tous ces êtres chéris, Jacques referma les paupières et personne ne se hasarda de le réveiller ni de lui adresser une parole. Cependant, après une demi-heure de repos, il rouvrit les yeux et regarda fixement son frère, qui lui tendit la main et serra doucement la sienne en lui disant à voix basse :

— N'est-ce pas, Jacques? Comme on dort bien ici?

— Oh! oui! murmura Jacques d'une voix presque inintelligible, pendant que sa tête s'affaissait de nouveau dans le moelleux oreiller où elle avait reposé.

Pendant plusieurs jours, les deux enfants se trouvèrent dans un état de faiblesse extrême. Aussi bien l'absence du sommeil, les tortures qu'ils avaient subies, la mauvaise nourriture qui leur avait été donnée pendant leur séjour à la Bastille, les avaient transformés de telle sorte qu'on les eût pris pour des squelettes vivants plutôt que pour des êtres humains. Cependant ils reprirent peu à peu quelques forces. A mesure qu'ils se rétablissaient, les craintes et l'angoisse que la bonne Michelet et sa fille avaient éprouvées en les revoyant dans l'état misérable où leur captivité les avait réduits, se changèrent en une joie,

en une ivresse inexprimable. De son côté, le mire du roi, qui ne manquait pas de venir les voir chaque nuit, partageait la joie de sa sœur et de sa nièce, et il n'eût pas donné pour tout l'or du monde le plaisir qu'il éprouvait à l'idée d'avoir rendu à la vie les deux pauvres enfants.

Chaque jour les malades se trouvaient mieux, et bientôt ils manifestèrent le désir de quitter le lit. Coittier le leur permit graduellement, prolongeant de quelques minutes chaque jour le temps qu'il leur avait assigné d'abord pour rester levés; car leurs pieds avaient été tellement tordus et endoloris dans les cages de la Bastille qu'il leur fut longtemps impossible de se tenir debout, quoique le mire les leur fit frotter par intervalles avec des essences fortifiantes.

Grâce à la science de Coittier et aux soins assidus de la veuve et de sa fille, la guérison des jeunes princes marcha à pas toujours plus rapides. Si bien qu'ils purent enfin se tenir sur pied. François devait au dévouement de son frère de posséder encore une bonne moitié de ses dents. Mais Jacques n'avait plus que quelques molaires, de sorte qu'il ne put prendre pour nourriture que des pâtes molles ou des liquides. Cependant la gêne extrême qui en résultait pour lui, il la supportait avec joie et avec le sentiment de la plus vive reconnaissance envers Dieu et envers le brave Coittier qui avait été si merveilleusement l'instrument de la Providence. Car le plus souvent nous n'apprécions qu'après avoir beaucoup souffert, un bien réel dont nous négligions auparavant de reconnaître la valeur.

Ce fut surtout un jour de fête pour les deux enfants que celui où ils purent descendre pour la première fois dans le jardin, où les arbres achevaient de faire mûrir leurs fruits aux rayons du soleil d'automne. Il fallait voir les pauvres petits s'épanouir à cette douce chaleur, et se sourire l'un à l'autre en comparant dans leur esprit cette charmante et radieuse clarté aux ténèbres effrayantes où ils avaient passé tant de jours et de nuits dans la morne enceinte de la Bastille! L'air et le soleil ne tardèrent pas à les rendre complètement à la santé.

Comme Jacques et son frère étaient censés morts aux yeux du monde, ils renoncèrent au nom de Nemours et d'Armagnac qu'ils avaient porté jusqu'alors, et ils ne voulurent plus être appelés autrement que Michelet, du nom de leur mère adoptive. Mais Coittier s'y opposa formellement.

— J'ai moi aussi des droits sur ces enfants, objectait-il en souriant; car certainement ils ne vivraient plus, si, avec le secours de Dieu, je ne les avais sauvés de la mort. Je n'ai eu qu'un petit mérite en cela. Mais je demande en récompense de mes peines, qu'ils portent désormais mon nom, car je n'ai ni femme ni enfants à qui le laisser. Pour le reste, vous pouvez vous regarder tous comme frères et sœurs, car mon héritage vous sera commun.

Le bonheur dont la petite famille, ainsi réunie par la grâce de Dieu, jouit dès lors eût été complet si Marguerite et Hugo n'y eussent manqué. A la vérité, Coittier rassura ses fils adoptifs sur le sort de leur sœur, en leur disant qu'elle était traitée avec la plus grande douceur dans le couvent où elle se trouvait. Du reste, le roi avait trop à faire avec ses ennemis vivants pour s'occuper encore de la descendance d'un

ennemi renversé et détruit, surtout quand cette descendance ne consistait plus qu'en une simple jeune fille. Quand à Hugo, toujours connu sous le nom de Jasmin, il continuait à travailler chez maître Escabeau, qui, n'ayant point d'héritier direct, songeait, ainsi que sa femme, à laisser au brave garçon le glorieux titre de premier pâtissier de la cour; car tous deux le considéraient comme leur fils. Presque tous les mois, il se dirigeait, sous le prétexte d'une promenade, vers le bois de Meudon, et venait voir sa bonne mère, sa sœur et les jeunes d'Armagnac, gardant sur les objets de ces visites le plus grand mystère; car il savait que leur vie dépendait de la stricte observation du secret. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que chacune de ces visites faisait naître une double allégresse dans la petite maison de Coittier; non-seulement elle y ramenait un des membres bienvenus de l'heureuse famille, mais encore elle opérait une joyeuse diversion à la vie un peu monotone qu'on devait naturellement mener dans cette solitude.

La veuve Michelet, ravie d'avoir pu, avec le secours de Dieu, tenir la promesse qu'elle avait faite à la duchesse mourante dans le souterrain de Carlat, semblait revivre, et rendait, chaque jour, grâce au ciel d'avoir encore assez de force pour remplir le saint devoir dont elle s'était chargée. Cependant, plus elle voyait heureux et contents les enfants qui l'entouraient et entre lesquels son affection se partageait avec une égale sollicitude, plus elle sentait revivre dans son cœur le souvenir de son fils aîné, Baudouin, qui avait si mystérieusement disparu en accomplissant un message adressé par le sire de Carlat au duc de Bretagne. Chaque soir elle récitait et faisait répéter par les enfants une prière pour le repos du mort; car elle était convaincue que son fils, absent depuis tant d'années, devait avoir cessé de vivre, sans quoi il aurait bien trouvé un moyen de faire parvenir de ses nouvelles à sa mère. Ces prières, Dieu les entendit. Il réservait une grande joie à la bonne et pieuse femme. En effet, un jour Coittier conduisit à la petite maison de Meudon son neveu que tout le monde croyait perdu. Le pauvre garçon, étant tombé entre les mains des gens de Tristan l'Hermitte, n'avait échappé que par miracle à la corde et on l'avait jeté à bord d'un vaisseau comme simple mousse. Après avoir fait de longs voyages sur mer, il avait enfin saisi l'occasion de s'échapper et était venu à Paris trouver son oncle, qui le ramena à sa mère et le chargea de la direction du petit domaine de Meudon. On comprend quelle surprise et quelle allégresse toute la famille éprouva au retour de Baudouin. La veuve eut de la peine à croire que ce fût lui plutôt que son fantôme. Elle faillit devenir folle de joie, et, sentant son fils sur son cœur, elle s'écria :

— Mon Dieu! maintenant je puis mourir; mon enfant est retrouvé!

Dès ce jour plus rien ne manquait au bonheur de la veuve ni aux êtres chéris qui vivaient sous son aile. Ils pouvaient ensemble oublier le passé et tourner désormais avec confiance leurs regards vers l'avenir.

(La suite au prochain numéro.)







M<sup>re</sup> GAGELIN  
 Achatelot  
 PARIS  
 RUE RICHELIEU, 52

Camina

Capulet

Dau

LE MONITEUR

Paris, Rue

Stoffen de soie Robes et Confections de la  
 Chapeaux d'ALEXANDRINE. Plumes et  
 Parfums de LeGrand fournisseur



D'Albret

Palatin

*Amour et Sup. 1857 de Rouen et Paris*

DE LA MODE

colieu 92.

MAISON GAGELIN pour la Saison d'hiver

par M. Tilman font. brev. de S. M. l'Impératrice.

S. M. l'Empereur.

Octobre 1857



## L'ABBÉ BERTHELOT.

(Voyez le numéro précédent.)

Je bouleversais par ces quelques mots tous les arguments qu'elle avait préparés.

— Pourquoi, pourquoi? dit-elle, en proie à je ne sais quels assauts secrets, et comme si elle se fût débattue sous l'étreinte d'une pensée qu'elle s'efforçait d'éloigner d'elle.

— Parce que je t'aime, m'écriai-je hors de moi, et parce que je me bats demain avec M. de la Comterie!

— Vous! murmura-t-elle avec angoisse, mais il vous tuera!

— C'est ma plus chère espérance!

La pauvre fille était à bout de ses forces, ses larmes débordèrent. Je lui pris les mains et lui parlai avec un entraînement invincible. Ce contact acheva d'égarer ma raison.

— Écoute, lui dis-je, en entrecoupant mes phrases d'expressions de la plus folle tendresse, ne pleure pas; tu es la souveraine absolue de moi-même, parle, ordonne, je ferai tout ce que tu voudras, mais dis-moi que tu m'aimes!

— Si je t'aime! demanda-t-elle d'une voix mourante...

Elle chancela; mes bras s'ouvraient pour la recevoir, quand des chants religieux éclatèrent au-dessus de nos têtes! On chantait le salut dans l'église de Meudon: je voyais les vitraux éclairés par les lueurs des lampes et des cierges.

— Écoutez! dit Valentine.

Il me sembla que je devenais fou. J'écoutai. Alors, dans un état d'exaltation extraordinaire, je m'écriai, répétant en français ce qui se chantait en latin dans l'église:

« Celui qui sera vainqueur, je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu! »

Et puis, sans dire un mot, et détournant mes regards, je m'enfuis et courus me jeter au pied de l'autel de l'humble temple où retentissaient les louanges de Dieu. J'y passai la nuit entière, prosterné dans l'humiliation et la prière.

Jamais je n'ai senti aussi vivement qu'à cette heure solennelle et terrible le sublime secours de la religion catholique, la religion des âmes tendres et blessées, la religion de l'amour. La raison m'avait abandonné au moment du péril, ou plutôt, complice de ma passion souveraine, elle s'était inclinée devant son pouvoir tyrannique et s'était lâchement abaissée jusqu'à la servir; la foi me sauva. Je fus subitement illuminé par la grâce que Dieu laissa tomber pour les fervents qui le glorifiaient dans son temple, et son reflet divin dissipa mes ténèbres. Non, les formes extérieures du culte ne sont point vaines; il faut que les fleurs et l'encens répandent leurs parfums sous les voûtes, que les cierges brûlent à l'autel, que les chants retentissent, pour que les sens émus et charmés viennent en aide à l'âme et ne la troublent point, restant étrangers à ses joies; et, de même qu'il faut une atmosphère au rayon pour transporter à travers l'espace sa chaleur et sa clarté, qui sait s'il ne faut point à la flamme spiri-

tuelle, dont le foyer est en Dieu, cette sorte d'atmosphère immatérielle qui émane des cœurs religieux et fervents?

Au matin, je me rendis à l'endroit où je devais rencontrer M. de la Comterie. Je l'y trouvai, et marchant droit à lui:

— Monsieur, lui dis-je, je viens vous demander pardon de l'offense que je vous ai faite...

Il sourit, mon orgueil se révolta: j'étais dévoré du désir insensé de me battre, et, au fond, de l'appétit forcené de la mort.

— Non! m'écriai-je, non, j'accomplirai jusqu'au bout le sacrifice: oui, je vous demande pardon, monsieur de la Comterie, et que le respect de l'habit que je porte avec indignité n'arrête pas la sévérité de votre jugement ni l'âcreté de vos moqueries: je me suis ordonné de tout entendre.

M. de la Comterie ne comprit pas la grandeur de mon immolation et voulut savourer la joie inhumaine de frapper l'homme abattu, d'insulter au cadavre. Il railla. J'écoutai. J'étais comme Jésus honni par un soldat. Il ne comprenait pas combien il était lâche et quel était mon courage. J'endurai tout, saignant sous sa raillerie, meurtri sous son injure, mais songeant aux martyrs et souriant dans ma souffrance; et je disais: « Mon Dieu! pardonnez à cet homme; car il ne sait ce qu'il fait! »

Le soir, je couchais au séminaire; quelques jours après, je recevais les premiers ordres; un mois plus tard, je partais en mission pour la Guiane.

— Allez, mon fils, me dit notre supérieur, le digne abbé Monteil, puisque mes exhortations et mes instances ne peuvent vous retenir parmi nous. Je sens qu'il y a un grand conflit dans votre âme, et votre résolution doit vous être inspirée. Allez, mais revenez-nous; car vous vous devez à l'Église, qui attend beaucoup de vous.

— Je me dois à Dieu, mon père, répondis-je avec humilité, et s'il m'accorde de revoir un jour la France, l'Église n'aura jamais en moi qu'un humble et pauvre prêtre qui s'est juré de ne point élever ses vues plus haut qu'une modeste cure de village.

L'abbé Monteil me bénit et m'embrassa sans ajouter une parole: il avait compris qu'une grande faute et une grande expiation étaient devant lui.

Je partis!... Mais avant de m'embarquer au Havre, j'écrivis à Valentine une lettre dont voici à peu près le sens...

— Attendez, dit madame de la Chesnaye, qui se leva en essuyant les larmes dont son visage était inondé; attendez, cher monsieur Berthelot.

La comtesse se dirigea vers un petit coffret d'écaille fermé à clef, l'ouvrit, y prit un papier jauni qu'elle déploya et lut à haute voix:

« Vous êtes et resterez pour jamais la seule affection humaine de ma vie; car ce n'est qu'à votre inspiration bénie que j'ai dû la force d'accomplir mon devoir. Depuis longtemps, je n'entendais plus la parole divine; loin de vous, j'y restai sourd; près de vous, elle a trouvé le chemin de mon cœur. Ma faute était de moi, c'est de vous qu'a été mon salut. Vous m'avez rendu la grâce. Valentine, soyez bénie entre toutes les femmes. Cherchez votre bonheur dans l'union qui va s'accomplir pour vous, vous l'y trouverez, et la protection de Dieux'édendra sur vos enfants. Je vous par-

lerais plus longtemps si je ne craignais les surprises et les pièges d'un sentiment dont je suis trop près encore. Adieu donc, adieu, Valentine : n'oubliez pas que tant que je vivrai il y aura en exil sur la terre un cœur qui priera pour vous. »

— Maman, maman, s'écrièrent soudain les enfants en faisant irruption dans le salon, voilà papa, voilà papa !

— Comtesse, s'écria l'abbé, qui se leva radieux, cette nouvelle n'est-elle pas, comme l'arc-en-ciel, le gage de la réconciliation ? Dieu m'a pardonné, ce retour est ma récompense ?

M. de la Chesnaye entra, et la comtesse se jeta avec amour dans les bras de son mari.

— Eh bien ! Eh bien ! dit le comte, se méprenant sur la cause des larmes de la jeune femme, pourquoi cette émotion ?

— Votre absence a été si longue ! murmura l'abbé.

— Longue, oui, mais décisive. J'ai assez de la vie agitée de l'industriel, j'y renonce, et je n'ai pas voulu revenir sans avoir liquidé ma position, sans m'être débarrassé de toutes mes entreprises. Oui, mes enfants, oui, ma chère Valentine, je ne vous quitte plus. C'en est fait, cher abbé, je me transforme en gentilhomme campagnard ; j'irai à la messe, et je veux être marguillier de votre église.

— Vous lui devez bien cela, monsieur le comte, dit l'abbé en souriant avec tristesse.

— Oh ! dit la comtesse à son mari, ne vous pressez point tant de vous débarrasser de vos bottes de voyage, je vous mets à mon tour en réquisition pour mon service : vous pouvez bien me passer ce caprice. Nous partons demain.

— Pour où ? demanda le comte.

— Pour l'Italie !

— Adieu, monsieur le comte, adieu, madame, dit l'abbé se préparant discrètement à se retirer ; puis, attirant la comtesse dans l'embrasure d'une fenêtre, pendant que M. de la Chesnaye donnait quelques ordres : — Vous n'avez plus besoin, je suppose, ajouta-t-il doucement, de me demander pourquoi je suis venu ?

— Non ; mais moi, aurai-je aussi mon pardon ?

— Oui, à une condition : je vous inflige une pénitence ; — et montrant à la comtesse les deux enfants assis sur les genoux de leur père et l'accablant de leurs caresses, — cette pénitence, dit l'abbé Berthelot, la voilà : c'est leur bonheur !

CHARLES DE LA ROUNAT.

## UN AMI DE L'ALBANE.

### I.

Je venais, par la diligence, de Florence à Bologne, dans les derniers jours de septembre. Je suivais la route dite de la *Porreta*. Après avoir traversé les Apennins, à quatre ou cinq lieues de Bologne, nous côtoyâmes le *Reno*, rivière-torrent, dont les eaux jaunâtres se jettent dans le Pô près de Ferrare. Nous entrions dans le bourg *del Sasso*, l'une des campagnes les plus pittoresques du Bolonais. Là, en effet,

on aperçoit une plaine fertile, bordée d'un côté par les petits Apennins, qui coupent l'horizon et promettent de l'imprévu au voyageur, terminée d'un autre côté par les vallons qui entourent Bologne, et qui resplendissent de verdure.

Au moment où la diligence passa devant la maison de campagne de l'Évêque, l'un des voyageurs, italien, mais parlant très bien le français, me montra à mi-côte une blanche habitation, merveilleusement située, solitaire, et qui faisait face aux montagnes.

— Voilà *la Quiete*, me dit-il.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

— Une villa habitée autrefois par le grand peintre Francesco Albani, que les Français appellent plus ordinairement l'Albane.

Je regardai avec attention le paysage ; il ressemblait à un tableau, ou plutôt à presque tous les tableaux du maître qu'on venait de me nommer. C'était une nature verdoyante et douce, un peu uniforme sous le rapport de la couleur, quoique variée par les accidents de terrains. Elle respirait un calme ineffable. Le lieu méritait bien le nom de *Quiete*, repos.

— Ainsi, dis-je, l'Albane a habité longtemps cette demeure magnifique ?

— Oui, monsieur. Il y a passé peut-être vingt années de sa vie. Né à Bologne, en 1578, il a gardé un goût prononcé pour cette ville et pour ses environs.

— Alors, repris-je avec cette vivacité qui caractérise les voyageurs curieux, on doit conserver par ici quelques traditions qui se rapportent à ce célèbre artiste ?

— Assurément.

— Et vous les connaissez toutes ?

— Sans en excepter une seule. Je parle de celles qui sont bien connues dans notre pays.

— Vous plairait-il, chemin faisant, de m'en raconter une ?

— Très volontiers, à propos de la *Quiete*, même.

— Je vous écoute. Notre voisin dort. La route paraît assez bonne pour que le bruit de la diligence ne nous assourdisse pas. D'ici à Bologne, vous aurez le temps de terminer votre récit.

Mon compagnon de voyage ne se fit pas prier. Je répète, le plus exactement possible, l'histoire qu'il me raconta sur l'*Ami de l'Albane* :

« Francesco Albani, glorieux élève de Denis Calvart, peintre flamand, était le fils d'un marchand de soie qui, malgré l'inclination naturelle de son enfant pour la peinture, avait voulu l'appliquer aux études, et ensuite au commerce. L'art l'emporta sur les volontés paternelles ; Francesco, forcé d'obéir, n'en garda pas moins au fond de son cœur le culte de la peinture, et, à la mort de son père, il trouva un protecteur éclairé dans son oncle, qui l'envoya chez Denis Calvart. Il est inutile de s'appesantir sur la brillante carrière de Francesco Albani, émule de Dominiquin, et surnommé, à juste titre, l'*Anacréon des peintres* !

» La renommée de l'Albane était déjà immense, lorsqu'il s'établit dans la *Quiete*. Jeune encore, il avait une amitié profonde pour le fils d'un commerçant de Bologne, Adriano Varuzzi.

» Adriano, moins âgé que Francesco, ne passait guère de semaine sans rendre visite à son illustre ami, et, comme on le pense bien, sa liaison avec le

peintre éveillait en lui des idées d'art auxquelles, chose extraordinaire, le père de Varuzzi n'opposait aucun obstacle. Adriano, il faut le dire, ne possédait pas le moindre talent : sa vocation était malheureuse ; rempli d'excellentes qualités comme homme, il manquait, comme artiste, d'imagination et de méthode dans le travail. Quoi qu'il en fût, l'Albane ne cessa pas de l'encourager, de lui donner des conseils la plupart du temps mal suivis, de le compter même au nombre de ses élèves en titre.

Déjà le médiocre artiste atteignait à sa vingt-troisième année, et chacun, considérant la faiblesse de ses ouvrages, se demandait pourquoi il ne vendait pas de bas comme son père près de la tour des Asinelli.

Suivant l'Albane, la cause de la non-réussite d'Adriano tenait à l'état même de son cœur, qui n'avait jamais battu d'amour pour aucune femme.

Loin de se livrer aux passions faciles, selon l'exemple de plus d'un camarade, Adriano les fuyait. Il disait à qui voulait l'entendre, notamment à Francesco, qu'il ne comprenait pas l'amour sans l'estime, l'amour sans le mariage.

— Je suis de ton avis, lui dit un jour l'Albane. J'ai pris femme de bonne heure, et j'ai de charmants enfants dont je place les portraits dans beaucoup de compositions. Il faut te marier, Adriano, et aussitôt le bonheur d'être époux et père t'inspirera. Un cœur vide de sentiments amoureux peut l'être aussi souvent d'inspirations artistiques. Aime, marie-toi, et tu deviendras bon peintre.

— Ce rêve me poursuit depuis deux années et plus, répondit Adriano. Où rencontrer cette femme qui doit opérer en moi une métamorphose si complète ? Mon père, déjà vieux, ne me cherchera pas cette merveille, et...

— Je m'en charge, moi, interrompit l'Albane. Soit à Bologne, soit à Ferrare, où je vais souvent, je découvrirai quelque jeune fille digne de fixer ton attention et d'unir son sort au tien. Je me rends à Ferrare pour un mois ; j'y connais une famille qui doit s'établir au Sasso pendant la saison d'été ; si elle se décide à venir, je t'écirai, et tu auras une entrevue avec la signorina Teresa Baldi.

— Teresa Baldi !

— La connais-tu ?

— Non.

— Eh bien, mon cher Varuzzi, ne t'inquiète pas de l'avenir, travaille, et je suis persuadé qu'avant un mois, lorsque tu auras vu Teresa, tu te proclameras le plus heureux des hommes.

Adriano serra la main de Francesco Albani.

Trois jours après, le premier était à Bologne, et le second peignait deux panneaux de salon dans le palais *diamanté* de Ferrare.

## II.

On remit bientôt à Adriano une lettre que lui envoyait l'Albane. Il lut :

« Mon cher ami,

» Je reviens à la *Quiete*. La famille Baldi me suivra presque, ne restera que peu de jours à Bologne, et ira s'établir au Sasso, après m'avoir rendu quelques

visites, pour connaître le pays. Je ne passerai pas, moi, par notre ville, parce que je dois aller de Ferrare à Modène, et de Modène à Florence. Aussitôt que je serai rentré à la *Quiete*, mon domestique Antonio te viendra prévenir du jour où la famille Baldi se trouvera chez moi.

» Amitié très sincère,

» Francesco ALBANI. »

Un mois s'écoula sans que Varuzzi pût rencontrer seulement la famille Baldi dans Bologne. Il attendit patiemment, et travailla avec une ardeur extraordinaire. Il termina une composition capitale, qui lui sembla réussie, et qu'il se proposa de montrer à l'Albane, pour suivre les conseils de ce maître et opérer les retouches qu'il indiquerait.

Le domestique de Francesco, si vivement désiré par Adriano, se présenta. L'illustre peintre donna rendez-vous à son ami pour le lendemain soir.

Vers la tombée de la nuit, Adriano prit la route du Sasso. Il était à cheval et se hâtait, également poussé par le désir de revoir Francesco et par l'espérance de juger enfin des grâces de cette Teresa Baldi dont on lui avait tant parlé.

Déjà notre voyageur avait laissé derrière lui le hameau de Casaleccio, déjà l'obscurité devenait profonde, lorsqu'il aperçut à sa gauche deux villas, existantes encore aujourd'hui, qui resplendissaient de lumières. Les possesseurs de ces magnifiques domaines donnaient des fêtes, et rivalisaient, soit pour le luxe, soit pour le nombre des invités qu'ils recevaient. Leur amour-propre respectif n'avait pas de bornes : chacun d'eux voulait l'emporter sur l'autre, et pouvoir dire que sa fête avait été la plus brillante.

Jusqu'à ce jour, la rivalité de ces deux seigneurs s'était arrêtée devant les mesures extrêmes. Ils envoiaient des invitations à toute la noblesse bolonaise et même à beaucoup de marchands enrichis. La victoire restait tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Les invités se rendaient chez celui qui leur avait procuré les plus agréables divertissements ou dont la table leur paraissait la plus abondamment fournie.

Comme cela devait être, il arriva que l'un des deux vit pencher la balance de son côté.

Il y eut presque un vaincu.

Celui-ci, mortellement ulcéré, tomba dans le désespoir. L'idée que son rival triomphait et recevait plus de monde que lui, lui ôta l'appétit et le sommeil. Comment prendre une éclatante revanche ? Comment ramener la foule en sa villa ?

Après bien des réflexions, voici le moyen qu'il imagina d'employer.

Un piquet d'hommes d'armes, — car ce seigneur avait des soldats sous son commandement, — fut échelonné sur la grande route, avec mission spéciale d'arrêter les voyageurs et de les forcer à entrer dans la villa.

Cette mesure nous paraît non-seulement étrange, mais impraticable. Pourtant, qu'on pense au xvi<sup>e</sup> siècle dans les États romains. La noblesse ne jouissait-elle pas de privilèges immenses ? N'était-elle pas sûre de l'impunité ?

— Qui va là ? s'écria une voix de Stentor, celle d'un homme d'armes.

— Adriano Varuzzi ; répondit notre artiste fort surpris de la question.

— Monseigneur mon maître, dit alors plus doucement l'homme d'armes, vous invite à la fête qu'il donne en ce moment dans sa villa.

Le soldat montrait une des deux habitations dont nous avons parlé.

— Ah ! merci, merci, repartit en riant Adriano. Je suis excessivement sensible à l'invitation que m'adresse votre maître, mais je ne puis m'y rendre ce soir. On m'attend à la *Quiete*.

— Qu'importe ! fit une voix encore plus forte que la première.

— Il importe si bien, mon brave, que je vais continuer mon chemin.

— Non, *signore*, non !

Un homme d'armes s'élança devant le cheval d'Adriano et le retint par la bride.

— Oh ! oh ! bandits, s'écria l'ami de l'Albane en tirant son épée, vous voulez me faire un mauvais parti, mais gare à vous ! je me défendrai !

Comme il parlait, un des soldats sauta sur le cheval, saisit le bras droit du voyageur, un autre le désarma, un troisième lui dit avec ironie :

— Allons, il ne s'agit pas d'un cas grave, *signore*. Ne refusez pas une invitation qui vous procurera sans doute beaucoup de plaisir. Agissez de bonne grâce. Vers trois heures du matin au plus tard, monseigneur mon maître vous rendra à la liberté, et vous irez directement à la *Quiete*. Je vous en supplie, ne nous résistez pas davantage ou nous nous verrions forcé d'employer les voies de rigueur.

Quelle que fût la singularité de cette arrestation, Adriano Varuzzi ne jugea pas convenable ni prudent d'opposer une longue résistance aux compagnons qui avaient pour mission de l'inviter *ex abrupto* à une fête.

— Je me rends, dit-il. J'espère que vous ne me trompez point et que vous ne voulez pas me faire tomber dans un piège.

— *Signore*, avant une heure, vous nous rendrez justice, dit un des hommes d'armes. Vous trouverez dans notre villa les plus belles, les plus nobles dames de tout le Bolonais, et vous éprouverez combien nous savons traiter nos invités avec abondance.

— Eh bien ! il suffit. Je vous suis.

Trois soldats accompagnèrent Adriano jusqu'à la porte même de la villa.

En entrant dans le vestibule, Varuzzi ne conserva pas le moindre doute sur la véracité des gens qui l'avaient arrêté.

Ce vestibule annonçait des salons splendides.

On lui dit que son épée lui serait rendue lorsqu'il sortirait.

Cette mesure le contraria d'abord très vivement.

— Pourquoi, demanda-t-il, me désarmer ainsi ? J'ai accepté l'invitation de votre maître. On n'a rien à craindre de moi.

— Il le faut, *signore*, dit un petit vieux qui saisit aussitôt la main de Varuzzi et qui le conduisit dans les appartements où la fête avait lieu.

C'était le majordome.

En montant le principal escalier, il demanda au jeune homme ses nom et prénoms, lui expliqua la cause de son arrestation, lui découvrit la rivalité existante

entre son maître et le seigneur voisin, et termina ses confidences par ce petit conseil :

— *Signore*, soyez aimable envers monseigneur mon maître ; paraissez charmé d'assister à sa fête, et sa protection vous sera immédiatement acquise. Surtout, ne prononcez pas un seul mot sur la manière dont vous avez été introduit ici.

Varuzzi se promit bien de suivre ce conseil et de pousser jusqu'au bout sa résignation et sa complaisance.

Cet invité *forcé* se transforma facilement en invité *volontaire* aussitôt qu'il eut mis le pied dans les salons.

### III.

Jamais les yeux d'Adriano n'avaient été éblouis par un spectacle aussi resplendissant que celui auquel il assista. Tout ce que la nature et l'art ont créé de plus beau se rencontrait dans ces salons. Les riches tentures, les glaces de Venise, les dentelles précieuses, les lustres étincelants, les toilettes magnifiques y abondaient. Parmi les dames, quelques-unes pouvaient passer pour des merveilles de beauté, et la plupart des cavaliers faisaient excellente figure.

Seulement, on le comprend sans peine, il y avait du mélange dans cette nombreuse société. Quelques *invités* ne brillaient pas par leur toilette ; mais telle était la foule dans les salons, qu'on ne s'apercevait pas des mises un peu excentriques ou un peu négligées.

Une jeune fille, en compagnie de sa mère et de son jeune frère, ne tarda pas à attirer par ses grâces parfaites les regards de Varuzzi.

Le peintre dansa avec elle, s'en éprit soudainement, et chercha à savoir le nom de ses parents. Mais personne ne put le renseigner, et il dut se contenter de contempler en silence la jeune fille qui avait captivé son attention et animé le bal pour lui.

La pensée de se déclarer, au moins indirectement, à celle qu'il admirait, lui traversa un instant l'esprit. Deux circonstances s'y opposèrent : le jour parut et les danses cessèrent, d'abord ; puis la merveille du bal se retira comme par enchantement. Adriano, d'ailleurs, réfléchit au rendez-vous qu'il avait pris chez son ami Francesco, et il se consola un peu du départ de la jeune fille, en se disant à part lui, avec cette légèreté et cette mobilité d'esprit qui a toujours caractérisé les artistes :

— Qui sait ce qui serait advenu de ma déclaration ? Francesco se charge de mon établissement. Laissons-le faire. Oublions mon idole de la nuit, et préparons-nous d'avance à adorer celle que l'on me présentera à la *Quiete*.

Un quart d'heure environ après son soliloque, Adriano reçut du majordome la permission de se retirer. Notre invité, tout en complimentant cet homme sur la beauté de la fête qui se terminait, n'attendit pas qu'on lui réitérât l'excellente nouvelle du départ. Un valet lui amena son cheval, qu'il monta aussitôt, et dont il dirigea la course du côté de Sasso.

Chemin faisant, Adriano se nourrit des souvenirs charmants de la nuit. Cette jeune fille inconnue, qu'il ne reverrait peut-être jamais, et que d'abord il s'était promis d'oublier si facilement, ne cessa d'occuper son



esprit. La ravissante image de Teresa voyageait avec le peintre. Il n'y avait pas deux heures que la jeune fille était absente, et déjà l'ami de l'Albane tombait dans une mélancolie profonde, rebelle à tous les raisonnements qu'il s'adressait lui-même.

Quand Adriano se trouva en vue de la *Quiete*, il se posa cette question :

— Accepterai-je les services de Francesco, sauf à ne me décider que plus tard sur le mariage, ou bien lui avouerai-je que mon cœur n'est plus libre ?

Tout bien considéré, son opinion pencha pour un aveu.

Aussi, lorsque apparut l'Albane, dans la petite cour extérieure de l'habitation, Adriano s'élança-t-il vers lui en s'écriant :

— Ah ! mon cher Francesco ! Quelle aventure ! Je vais tout t'expliquer. Laisse-moi seulement mettre pied à terre.

Ce qu'il fit avec une vivacité extrême.

Les deux peintres, entrés dans l'atelier d'Albani, entamèrent le chapitre d'explication. Si Adriano s'excusa de ses retards, Francesco, à son tour, étonna bien son ami en lui annonçant que la signora Baldi et sa fille n'avaient point paru au Sasso la veille, et qu'il les avait attendues vainement.

— C'est presque heureux, dit Adriano.

— Et la cause de ce quasi bonheur ?...

— Provient de l'aventure même qui m'est arrivée sur la route de Bologne. J'ai rencontré au bal une jeune fille adorable...

— Que, par conséquent, tu adores... interrompit l'Albane avec un sourire. Bravo, Francesco ! Voici l'amour qui entre dans ta tête. Peu importe l'objet de tes affections. Je ne tiens pas absolument à ce que tu épouses la signora Teresa.

— Cela me serait difficile ; tu as raison de ne pas y tenir.

— Il y a donc promesse de mariage avec ?...

— Il n'y a aucune promesse de mariage, puisque je ne sais pas le nom de celle qui m'a charmé.

— Elle habite probablement Bologne ?

— Je le crois. Elle assistait, cette nuit, à la fête pour laquelle j'ai été retenu. La reverrai-je ? Je l'ignore. Mais, en ce moment surtout, Francesco, je ne pourrais m'occuper d'une autre personne. Je ne trouverais pas deux mots galants pour la plus belle fille de la terre.

— C'en est fait. Te voilà amoureux ! dit l'Albane. Tu as été vite en besogne, et, avant quelques jours, tu sauras à quoi t'en tenir sur le compte de la merveille en question, n'est-ce pas, Adriano ?

— A force de recherches dans Bologne, je parviendrai sans doute à connaître cette jeune fille. Sa beauté doit la faire admirer partout.

— Selon moi, tu es sauvé. Tu as découvert une source d'inspirations artistiques. D'ici à trois mois, tu peindras un chef-d'œuvre. Le moyen de travailler froidement, avec tant de passion au cœur !

— Dieu t'entende, Francesco, et qu'il permette que je revoie ma bien-aimée !

Comme les deux amis devisaient, on vint annoncer à l'Albane qu'un domestique demandait à lui parler.

Augustin CHALLAMEL.

( La suite au prochain numéro. )

## Courrier de Paris.

L'automne est véritablement la meilleure et la plus belle saison de l'année ! En aucun temps la nature ne revêt des couleurs plus riches et plus variées ; partout, dans les jardins s'épanouissent les fleurs de nuances les plus diverses, exhalant les senteurs les plus exquises ; les arbres renouent au vert monotone de leur feuillage d'été pour se parer successivement de tous les tons, depuis le vert le plus cru des feuilles de seconde pousse jusqu'au jaune le plus pâle. Nous touchons au moment où les bouquets d'arbres avec leurs teintes vivement colorées vont ressembler à des bouquets de fleurs.

Déjà l'atmosphère est assez fraîche pour que le soleil ne semble plus importun. Et pourtant quel charme encore dans les nuits d'octobre ! Voyez au loin dans la forêt, lorsque les rayons de la lune illuminent les éclaircies, voyez glisser les vapeurs qui semblent envelopper les nymphes mystérieuses des grands bois ! Laissez-vous prendre un instant à ce poétique mirage, et bientôt la nature entière va se peupler pour vous de tous les dieux de cette mythologie sylvestre que les poètes ont dû rêver par quelque belle nuit d'automne.

Dans un ordre de plaisirs plus sensuels, l'automne est aussi la saison des fruits exquis ; l'automne est la saison qui fait les délices du gourmand, du gastronome ; en aucun temps la chair des animaux n'est plus savoureuse ; tout ce qui contribue au bien-être de l'homme atteint son plus haut degré d'abondance et de perfection.

L'automne est la saison de la toilette. C'est en octobre que la fantaisie, que l'esprit de la femme a le plus beau jeu pour varier les manifestations de son élégance au gré des mille caprices de son goût. Toilettes d'hiver pour le matin, toilettes de printemps ou d'été à volonté pour l'après-midi ; toilettes de bal pour le soir ; car le bal est déjà de saison, et l'on ne se fait point faute de danser au piano dans les grands châteaux et dans les villas. On danse au salon et l'on se promène entre les quadrilles sur la terrasse ou dans le parterre.

Faut-il vous parler de la chasse ? Vous savez aussi bien et mieux que moi que la chasse est le roi des plaisirs de l'automne ; mais la chasse est rarement un plaisir de dame. On félicite volontiers le chasseur de ses exploits, mais c'est en oubliant que chacun de ces exploits représente une victime qui a souffert, gémi, pleuré, sous l'atteinte du plomb meurtrier.

— Mon ami, disait une grande dame, au cœur noble et sensible, en voyant revenir son fils, le carnier plein, le visage épanoui, le sourire de triomphe sur les lèvres, vous êtes assurément un habile chasseur ; mais prenez garde, vous avez du sang aux doigts ; allez d'abord vous laver les mains, vous pourrez venir ensuite recevoir mes compliments.

A ceux-là qui ne sont pas aussi grands chasseurs, mais qui aiment surtout dans la chasse le plaisir de la promenade et la contemplation de la nature, je conseillerai de lire les petits bonheurs de la chasse, dans un livre de Jules Viard qui paraîtra prochainement sous le titre de *Les petites félicités de la vie humaine*. Nous vous donnerons dans un des numéros de ce mois une idée de cette charmante fantaisie philosophique et souvent satirique par quelques fragments sur les petits bonheurs de la toilette.

En attendant ces fragments, voici un livre, la *Vie élégante*, de M. de Mortemart, qui a eu le singulier bonheur d'inspirer à M. Paul d'Ivoi un éloquent plaidoyer en faveur des femmes d'aujourd'hui. On ne le lira pas sans quelque plaisir. La lecture est aussi un plaisir d'automne.

« Nous nous représentons les siècles passés comme plus élégants et plus spirituels que le nôtre : Pourquoi ? parce que, maintenant, nous ne voyons plus de ce temps que les types les plus distingués et les plus spirituels. Mais n'oublions pas qu'alors on avait bien des vices et bien des travers. Madame de Maintenon écrivait :

» Je vous avoue, madame, que les femmes de ce temps-ci me sont insupportables : leur habillement insensé et immodeste, leur tabac, leur vin, leur gourmandise, leur grossièreté, leur paresse, tout cela est si opposé à mon goût, et, ce me semble, à la raison, que je ne puis les souffrir.»

» Mais nous, nous jugeons les femmes de ce temps-là d'après l'adorable madame de Sévigné. Convenons-en, notre temps vaut mieux que le temps passé. On trouve aujourd'hui plus de décence, plus de convenance, plus de mérite solide, plus de grâce répandue dans la classe moyenne. Le vrai goût n'est plus, comme jadis, l'apanage exclusif de la classe aristocratique.

» Aujourd'hui, bien que ces qualités soient toujours rares, nous trouvons que l'amabilité sérieuse, la distinction des manières, l'élévation de l'esprit, la dignité de la tenue ne sont plus incompatibles avec une fortune modeste et un nom obscur.

» Je me trompe peut-être ; mais moi, qui suis de mon temps, j'aime mieux les femmes d'aujourd'hui que les femmes d'autrefois. Avant Jean-Jacques, les femmes pouvaient avoir autant et plus d'esprit, autant et plus de passions que les femmes d'aujourd'hui ; après Jean-Jacques, il se mêle au caractère des femmes une veine de sentiment qui n'y avait point paru jusque-là ; mais ce n'est encore que du sentiment *artiste*, si je puis m'exprimer ainsi. Il faut venir jusqu'à nous, avoir traversé nos révolutions pour trouver la femme de cœur telle que je la comprends, telle qu'on en rencontre aujourd'hui.

» Il me semble qu'il est possible de faire un portrait de femme qui ne puisse ressembler qu'à une femme de cœur du XIX<sup>e</sup> siècle. Si je voulais personnifier la femme du XIX<sup>e</sup> siècle, je me représenterais quelque chose comme ceci :

» Elle est svelte, pleine de grâce, petite mais énergiquement constituée, de formes délicates et arrondies ; le pied et la main singulièrement petits ; le front couronné d'une chevelure noire dont la profusion annonce une féconde supériorité d'intelligence ; ses yeux voilés lancent des regards rapides et perçants qui laissent douter s'ils donnent plus qu'ils ne reçoivent ; sa robe est noire. Elle semble glisser comme une ombre ; mais que d'aisance et que de grâce ! Quelle manière de saluer avec convenance et douceur ! Quelles vibrations angéliques d'une voix venant du cœur ! Quel charme merveilleux de conversation !... Nâveté, esprit, finesse, amabilité, originalité dans les vues, saillies brillantes, tout est là. Il y a souvent du bronze dans cette volonté de femme, et avec cela une douce chaleur de bienfaisance et de bienveillance. Tout le monde se trouve heureux auprès d'elle ; elle est indulgente même pour les sots ; la médiocrité et le génie sont heureux auprès d'elle.»

Autre plaisir d'automne : — Le théâtre Italien vient d'inaugurer sa saison. L'ouverture a eu lieu à jour fixe, le 1<sup>er</sup> octobre. M. Calzado sait que l'exactitude est la politesse des directeurs aussi bien que celle des rois.

*Il Trovatore*, l'opéra de Verdi qui a eu le plus de succès à Paris, a fait les frais des premières soirées. Mario, Graziani, mesdames Stefennone et Nantier-Didiée, sont chargés de l'exécution. On connaît suffisamment le talent des trois premiers artistes, qui se sont déjà fait entendre l'an dernier dans la même partition ; l'événement de cette ouverture de saison, c'était donc le début de madame Nantier-Didiée, qui n'avait joué à Paris, il y a quelques années, que des rôles peu favorables. Cette fois elle a pu choisir un des meilleurs de son emploi. Le rôle d'Azucena offre, en effet, à une artiste de premier ordre des occasions nombreuses de faire apprécier les ressources de sa voix et de son organisation de comédienne. La nouvelle venue a été tout à fait à la hauteur de sa tâche, et elle a su mériter

de nombreux applaudissements dans une création où elle avait à lutter contre les souvenirs laissés par mesdames Borghi-Mamo, Pauline Viardot et Alboni. Madame Nantier-Didiée a contribué pour sa bonne part au succès général.

L'Opéra-Comique vient de donner un charmant ouvrage en deux actes et en trois tableaux, *Le roi Don Pèdre*, dû à la collaboration de MM. Cormon et Granger, auteurs des paroles ; et de M. Ferdinand Poise, jeune compositeur qui s'est déjà fait connaître par deux opéras comiques, joués avec succès au théâtre Lyrique, *Bois de voisin* et *Les Charmeurs*.

Don Pèdre dit le *Cruel* ou le *Justicier*, roi de Castille, vient de rendre un édit contre le duel, aux termes duquel tout délinquant sera condamné à avoir le poing coupé. Or, pendant que l'alcade de Tolède est en train de promulguer l'édit en question, le roi rencontre Fabio, le jeune sculpteur, à un rendez-vous d'amour donné sous le même balcon, à la même belle, la charmante moresque Nereda, fiancée de l'alcade. Un duel s'ensuit, Fabio est blessé et transporté dans la maison du magistrat ; son coup d'épée lui a porté bonheur. Aussi le roi le trouve-t-il bientôt complètement installé dans le logis et dans le cœur de la jeune étrangère, et c'est elle-même qui demande naïvement la grâce du blessé. On pardonne non sans soupiner ; mais on promet de punir l'autre coupable, si l'alcade le découvre. Or, le mystérieux adversaire ne peut longtemps se cacher ; on apprend que c'est le roi lui-même qui a manqué à la loi ; pour donner l'exemple du respect de la justice, le monarque s'exécute en effigie et brise le poing à sa statue que Fabio son adversaire venait d'achever.

Il y a du mouvement et quelques situations dans ce livret, sur lequel M. Poise a écrit une partition pleine de grâce et de charme. Des couplets chantés par Jourdan,

Un vieux jaloux tenait sous grille ;

La scène de la lecture de l'édit ;  
Une romance dite par Delaunay-Riquier

Nuit charmante, nuit tutélaire ;

Une très gracieuse mélodie que mademoiselle Boulart fait valoir avec infiniment de goût ;

Un air bouffé débité avec beaucoup de verve par Lemaire ;

Des couplets d'une ravissante inspiration mélodique dont le motif favori revient plusieurs fois dans la partition ;

Enfin, une chanson très piquante :

Jaloux, vieux maris,  
Vous serez toujours pris...

ont été particulièrement applaudis.

L'exécution confiée à Jourdan, Delaunay-Riquier, Prilleux, Lemaire, mademoiselle Boulart, est à peu près irréprochable ; la mise en scène est faite avec autant de goût que d'éclat.

Le Palais-Royal a eu son succès-Ravel, avec la *Veuve au camélia*, leste et piquante fantaisie de MM. Siraudin, Lambert-Thiboust et Delacour. Une veuve qui fait la coquette avec un jeune avocat un peu excentrique, se voit, à son tour, amenée adroitement à un tendre aveu par sa victime, qui lui rit au nez et lui fait sa révérence. La chose ne finit pas par un mariage ; elle n'en est pas moins gaie pour cela ; Ravel et mademoiselle Duval la jouent du reste avec l'en-train le plus charmant.

Julien LEMER.